

Extraits du roman *Le poids de la neige*



4^e DE COUVERTURE

Dans une véranda cousue de courants d'air, en retrait d'un village sans électricité, s'organise la vie de Matthias et d'un homme accidenté qui lui a été confié juste avant l'hiver. Telle a été l'entente : le vieil homme assurera la rémission du plus jeune en échange de bois de chauffage, de vivres et, surtout, d'une place dans le convoi qui partira pour la ville au printemps

Les centimètres de neige s'accumulent et chaque journée apporte son lot de défis. Près du poêle à bois, les deux individus tissent laborieusement leur complicité au gré des conversations et des visites de Jonas, Jean, José et de la belle Maria. Les rumeurs du village pénètrent dans les méandres du décor, l'hiver pèse, la tension est palpable. Tiendront-ils le coup?

Né à Saint-Armand en 1982, Christian Guay-Poliquin croit que les arts du récit sont intimement liés à la vie pratique et à une attention aux détails. Le fil des kilomètres (La Peuplade), son premier roman a aussi été publié en France et en traduction anglaise.

p. 26-27

QUARANTE-CINQ

Je crois qu'il a neigé un peu durant la nuit, mais ce matin le ciel est bleu et dur. Pendus à la corniche, les glaçons scintillent.

Sur le poêle, il y a un chaudron rempli de neige. Cet automne, Matthias puisait l'eau directement dans le ruisseau qui descend vers le village. Elle était claire et limpide. Elle goûtait la pierre lisse et les racines. Certains matins, il devait casser la glace pour remplir son seau. Au début, il suffisait qu'il appuie sur la surface, mais, peu après, il a dû se servir d'une branche, puis d'une hache. Un jour, il s'est lassé et il a commencé à faire fondre de la neige. Ça ne goûte pas la même chose, mais je ne peux pas me plaindre. Ici, c'est Matthias qui s'occupe de tout. C'est lui qui chauffe le poêle, qui cuisine, qui vide le pot dans lequel je fais mes besoins. C'est lui qui décide, qui dispose, qui assume. Ici, c'est lui le maître de l'espace et du temps.

Moi je suis impotent. Je n'ai pas la force, encore moins la mobilité. Je n'ai même pas le courage de communiquer, d'interagir, de converser. Ni l'envie. Je préfère ruminer mon infortune en silence. Au début, Matthias ne comprenait pas pourquoi je me taisais ainsi. Puis, avec le temps, je crois qu'il s'y est habitué.

Depuis mon accident, j'ai du mal à retracer le cours des événements. Avec la douleur, la fièvre et la fatigue, j'ai l'impression que la durée habituelle des jours et des semaines a été chamboulée par l'impatience de la neige. Tout s'est passé très vite, il me semble. L'accident, les vigiles, l'opération, et je me suis retrouvé ici, avec Matthias. **Je sais bien qu'il n'a jamais voulu de moi. Que ma présence le gêne, le dérange. Que ses plans ont été bousculés.** Depuis la panne d'électricité, rien ne se passe comme il l'avait anticipé.

Quand ils m'ont trouvé sous la voiture renversée, les vigiles ont bien vu que j'étais fichu. Il n'y avait rien à faire. Mes jambes avaient été broyées lors de l'impact. J'avais perdu beaucoup de sang. Par chance, en éclairant mon visage, quelqu'un a cru me reconnaître. Et il a convaincu les autres de me ramener au village.

Il pleuvait. Des trombes d'eau s'abattaient sur la forêt. Je me souviens, ceux qui me portaient avançaient difficilement, à cause de la boue. Il n'y avait pas de médecin au village. Mais une vétérinaire et un pharmacien. Depuis la panne, c'est eux qui soignaient les blessés et les malades. C'est eux aussi qui s'occupaient des cas graves, quand il n'y avait plus rien à espérer.

J'étais alité dans une petite pièce sombre. On avait emmailloté mes jambes d'épais pansements et menotté mes poignets à la structure du lit.

[...]

p. 43 à 45

QUARANTE-CINQ

Je suis seul dans la pièce. Matthias est parti faire un tour de raquette. Je tire sur la vieille courtpointe qui couvre mes pieds. Au bout du lit, à des kilomètres, mes orteils sont violacés, mais ils remuent. Avec les attelles, c'est tout ce que j'arrive à bouger.

La douleur me tenaille toujours, mais au moins, les épisodes de fièvre sont passés. Je ne m'éveille plus en sursaut, le souffle court, en cherchant mes repères. Désormais, je reconnais cette pièce, la fenêtre à côté de mon lit et le visage de Matthias. Lorsque j'ouvre les yeux, je sais où je me trouve, qui je suis et ce qui m'attend.

Peu de temps après mon arrivée ici, ma température a monté et je me suis mis à claquer des dents. Matthias veillait à mon chevet. Il refaisait mes pansements et changeait mes draps imbibés de sueur. Il épongeait mon visage, mon cou et appliquait des compresses d'eau froide sur mon corps. Il me parlait aussi. Je ne sais plus ce qu'il disait, mais il me racontait des tas de choses, des histoires, des aventures, on aurait dit l'odyssée d'un homme pourchassé par un dieu furieux alors qu'il veut retourner chez lui après vingt ans d'absence. Le matin, il interrompait son récit et allait faire un somme sur le divan. Lorsqu'il se relevait, un peu plus tard, il me redressait la tête, me donnait à boire et me faisait avaler des comprimés. Il y en avait de toutes les

couleurs. Durant le jour, je luttai contre un gouffre invisible. La nuit, je dormais les yeux ouverts. Comme les morts.

[...]

Au sommet de la fièvre, je crois avoir perdu conscience, car je me souviens de m'être éveillé, haletant, dans les bras de Matthias. Nous étions dehors, sous la pluie battante. Mon corps était bouillant et l'eau froide m'aidait à reprendre mes esprits comme si j'avais été plongé dans un bain de glace. Lorsque je suis revenu à moi, Matthias a levé la tête vers le ciel comme s'il venait d'être sauvé lui aussi. La pluie ruisselait sur son visage et ses cheveux se collaient sur son front. Ensuite, il m'a soulevé et m'a porté jusqu'à l'intérieur. Péniblement. Car nous étions trempés et j'arrivais à peine à m'agripper à son cou. Quand il m'a déposé sur le lit, j'étais si faible que j'avais l'impression de m'enfoncer dans les couvertures. Matthias, lui, s'est appuyé sur ses genoux pour reprendre son souffle.

Durant les jours qui ont suivi, ma fièvre a fini par diminuer et mon état s'est stabilisé. [...]

Les analgésiques que Matthias me faisait prendre réduisaient ma souffrance, mais leur effet ne durait que quelques heures. Alors, de temps à autre, il massait mes jambes. Il s'assoit sur mon lit, retirait la gaze imbibée, nettoyait mes plaies et frictionnait mes cuisses, mes mollets, mes pieds. Je n'aimais pas qu'il me pétrisse ainsi comme du pain noir. Mais il faisait très attention à mes blessures. D'une séance à l'autre, l'enflure se résorbait et j'avais moins froid.

Mes orteils remuent toujours à l'autre bout de mon corps. Je crois que mes os se ressoudent peu à peu, que mes plaies se referment et que la pénicilline fait son travail. Par contre, la douleur est tenace, constante, infatigable. D'un geste, je découvre mes jambes. Mes attelles ont été improvisées avec des lattes de bois [...]

p. 50 à 52

CINQUANTE-SIX

Le vent s'est levé avec la tombée de la nuit. Les rafales secouent la véranda. Il neige. J'entends les flocons se précipiter contre la vitre comme des oiseaux bernés par les reflets.

De ce côté de la fenêtre obscure, je vois mon visage. Une large tache d'ombre, des yeux hagards, des cheveux gras, une barbe hirsute. Et, sous les couvertures, le relief plat de mon corps allongé, maigre et inutile.

Matthias est dans la chaise berçante. Il répare les sangles de l'une de ses raquettes. La lampe à l'huile frétille. De la suie apparaît tranquillement sur le globe en verre. Il faudrait couper la mèche, mais Matthias ne réagit pas, il est absorbé par sa tâche.

Nous avons mangé. La vaisselle est propre, le balai est passé, le bois est cordé. Tout est en ordre. Je ne sais pas comment il fait. Les heures se confondent. Les journées se répètent et Matthias, lui, s'active. Il n'arrête jamais. Jamais vraiment, sauf parfois pour lire. D'une noirceur à l'autre, il besogne, il nettoie, il cuisine. Il s'affaire posément, sans se presser. Comme la neige qui tombe. Il a raison. Il faut bien vaquer à quelque chose. L'hiver rugit, la panne d'électricité nous ramène loin dans le temps, et le désœuvrement est le danger le plus menaçant.

Même si je n'arrive pas à accepter mon sort, je peux m'estimer chanceux d'avoir échoué ici. Je ne remarquerai peut-être jamais, j'ai perdu le goût de la parole, je ne suis pas mort. Pas encore du moins.

En raccommoquant une courroie de cuir, Matthias m'observe d'un œil.

Tu sais, durant les grandes guerres, plusieurs conscrits ont refusé de rallier l'armée, lance-t-il. Certains se sont mariés en vitesse, d'autres, comme mon père, ont préféré se cacher dans les bois pour se faire oublier. Toutefois le recours aux forêts n'était pas un choix facile. Les hivers étaient encore plus rudes à l'époque. Et les chasseurs de primes scrutaient patiemment la périphérie des villages à la recherche du moindre signe de vie. Un coup de fusil, une colonne de fumée, un sentier inhabituel tracé dans la neige. La justice militaire récompensait largement la délation ou toute information qui permettait de repérer et de traquer les déserteurs. Mais, la plupart du temps, les communautés les soutenaient secrètement. On déposait des vivres à des endroits stratégiques. Les pauvres hommes venaient les récupérer la nuit, sans attirer l'attention, et retournaient dans les montagnes poursuivre leur survie acharnée. Même au plus creux de l'hiver, ils ne faisaient du feu qu'une fois la noirceur tombée et encore, lors des nuits claires, il était plus prudent de ne pas raviver les braises de la veille. Au fond de leur refuge, ces jeunes hommes s'occupaient comme ils pouvaient et regardaient longuement la forêt se refermer sur eux. Ils reprisaient leurs vêtements, jouaient aux cartes et astiquaient leurs armes de chasse. Parfois la tension montait entre eux et, lorsqu'ils changeaient de tour de garde, ils jetaient un œil méfiant sur leurs confrères. Malgré cela, ils savaient qu'ils ne pouvaient pas se passer les uns des autres. Pour survivre, ils devaient affronter ensemble le froid, la faim et l'ennui. Ainsi, ils avaient très vite compris que la tâche la plus importante était sans contredit celle de raconter des histoires.

Il vente encore. Les bourrasques lézardent le récit de Matthias et font craquer les murs de la véranda.

Des résistants ou des déserteurs, ça revient au même, poursuit Matthias. Ils devaient tous passer l'hiver à l'abri, terrés au milieu de nulle part, et ménager leurs énergies en attendant le printemps. La libération du printemps. Avec un type comme toi, relance-t-il, ça n'aurait pas fonctionné. On aurait été découverts ou on se serait entretués. Personne ne peut survivre avec quelqu'un qui refuse de parler.